This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

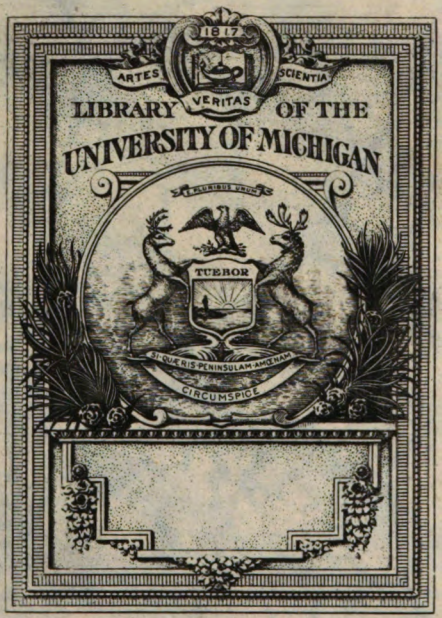
**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

840.8
A728
v.3

A 1,022,243

Digitized by Google




Digitized by Google

Digitized by Google

840.8
A728
v.3

Digitized by Google

Digitized by Google

Gaston ARMELIN

L'Épopée Carlovingienne

# Roland en Espagne

D'après le Trouvère Nicolas dit de Padoue

ÉDITIONS DE LA " *REVUE DES POÈTES* "
*Librairie Académique PERRIN et Cie*

Digitized by Google

Digitized by Google

# Roland en Espagne

Digitized by Google

## DU MÊME AUTEUR :

*Prose*

LE LIVRE D'OR DE 1870 (Récits épisodiques) Ouvrage couronné par l'Académie française. (Librairie Flammarion) ..... 5 fr.

CHAMPS DE BATAILLE D'HELVÉTIE, chez l'auteur. 0 fr. 50

*Vers*

LA GLOIRE DES VAINCUS (*La Terre des Aïeux, Reichshoffen, Rezonville, St-Privat, Sedan, Coulmiers, la Retraite Infernale*, etc.), ouvrage mentionné par l'Académie Française (Librairie Flammarion) ..... 5 fr.

L'ORLEANIDE: **La Cour du Roi Fou** (Librairie Teillon) 4 fr.
— **L'Archange des Batailles** (Librairie Flammarion) ..... 3 fr.

LE POÈME DE LA GRANDE ARMÉE (Librairie Flammarion)..... 5 fr.

L'ÉPOPÉE CARLOVINGIENNE : **Ogier le Danois et l'Enfance de Roland**, ouvrage couronné par l'Académie française(Edition de la Revue des Poètes, chez Perrin). 7 fr. 50

— **Girard de Vienne**, prix de Littérature spiritualiste (Librairie Flammarion)..... 5 fr.

— **Roland en Espagne** (Edition de la Revue des Poètes, chez Perrin) ..... 7 fr. 50

LES BUCOLIQUES DE VIRGILE, traduites vers par vers, (chez l'Auteur, 48, Boulevard de Versailles, St-Cloud) 3 fr.

WAGRAM (chez l'auteur)..... 0 fr. 50

Digitized by Google

Gaston ARMELIN

L'Épopée Carlovingienne

# Roland en Espagne

D'après le Trouvère Nicolas dit de Padoue

ÉDITIONS DE LA *REVUE DES POÈTES*
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
PARIS VI^e^

MCMXXX
Tous droits réservés

Digitized by Google

Digitized by Google

Spanish
Section
6-16-32
26117

# PREFACE

Ce petit livre constitue la troisième partie d'une sorte de trilogie que nous avons voulu, sous le titre général : « L'Epopée Carlovingienne », consacrer à la vie légendaire de Charlemagne et de ses preux, d'après les trouvères français du moyen-âge, et notamment à celle de Roland, dont ils ont fait le neveu de l'Empereur.

La première partie est la chanson d'*Ogier le Danois*, d'après le trouvère Raimbert de Paris, laquelle synthétise les guerres de Charlemagne pour la délivrance de Rome, et à laquelle se rattache l'*Enfance de Roland*, dont l'action se passe en Italie. Là se révèle la parenté de l'Oncle et du Neveu, inconnue de l'Histoire.

La deuxième partie est cette Chanson de *Girard de Vienne*, du trouvère Bertrand de Bar-sur-Aube, qu'une expression citée par M. Joseph Bédier, dans ses *Légendes Epiques*, qualifie de « belle et impétueuse » et qui évoque la guerre du fils de Pépin contre les Seigneurs insoumis du Midi. C'est là que son neveu Roland entre en lutte contre le neveu de Girard, Olivier, s'éprend de la sœur de ce dernier, la belle Aude, tente de l'enlever, et, finalement, se fiance avec elle, mais ne l'épouse pas, comme le prétend Victor Hugo, car, aussitôt après, les deux partis

Digitized by Google

réconciliés partent ensemble contre les Musulmans d'Espagne, et c'est au retour que Roland trouvera la mort à Roncevaux.

La troisième partie, *Roland en Espagne*, est l'adaptation très réduite d'un long poème de 20.000 vers, l'*Entrée en Espagne*, dont il n'existe qu'un seul exemplaire au monde, celui qui porte le N° XXI des manuscrits français de la Bibliothèque St-Marc, à Venise, où nous avons eu l'émotion de le compulser, avec ses curieuses enluminures dues à trois artistes différents, comme le montrent les caractères dissemblables du dessin et du coloris.

Ce manuscrit, qui, croyons-nous, n'a jamais été imprimé, décrit la guerre d'Espagne, (c'est la période de la Vie de Roland où peut se placer l'action du *Petit Roi de Galice*). Il est dû à un trouvère inconnu qu'on a cru devoir appeler Nicolas de Padoue, parce qu'il s'exprime ainsi dès le début du poème :

Mon nom ne vous dirai, mais je suis patavian (padouan)
De la cité dont fut Anténor le Troyan,
En la joyeuse marche du courtois Trévisan.

et parce qu'il dit, vers la fin, dans un vers qui contredit le premier, en parlant de sa chanson :

Et comme Nicolas à rimer l'a complue...

Mais il pourrait bien se faire qu'après avoir écrit : « Mon nom ne vous dirai », le patavian ou padouan ne soit pas le même personnage que le Nicolas qu'il nomme vers la fin.

Du reste, l'examen du manuscrit y fait découvrir nombre de lesses (ou couplets) écrites en vers décasyllabiques suivant l'usage du XI^e^ et du XII^e^ siècles, et d'autres en alexandrins, dont l'invention ne remonte qu'au XIII^e^. Il est donc logique de penser que le manuscrit de Venise est un remaniement, fait au XIV^e^ siècle, d'un poème antérieur, dont certaines lesses auraient été conservées à peu près dans

Digitized by Google

leur forme primitive, et d'autres mises à la mode du jour.

D'autre part, les maîtres en la matière, à commencer par Léon Gautier dans un mémoire daté de 1858— et M. Joseph Bédier le confirme — ont remarqué que le texte français du padouan est semé d'italianismes, qui sembleraient lui être dus, de sorte qu'à mon avis Nicolas dont le nom est français, pourrait bien être l'auteur primitif du poème français et, le padouan, qui déclare ne pas vouloir se nommer, le copiste ou le remanieur.

Quel qu'il soit d'ailleurs, l'auteur dit qu'il s'est inspiré de la *chronique de Turpin*, que l'on sait apocryphe et attribuée à un moine de Compostelle. Il invoque en outre des ouvrages inconnus de Jean de Navarre et de Gautier d'Aragon. Ces sources, toutes espagnoles, donnent à penser, puisqu'il s'agit d'une guerre en Espagne, que le poème a été formé de traditions locales renfermant une part de vérité, à laquelle le trouvère avoue avoir ajouté un peu de sa fantaisie. C'est déjà de l'histoire romancée.

Le voyage en Orient est une de ces inventions, inspirée par les pélerinages des croisés contemporains de l'auteur.

Nous remanions à nouveau ce poème pour le mettre à la portée de ceux de nos contemporains qui savent lire les vers. C'est le sort presque inévitable des épopées primitives, dont la langue a vieilli, dont le texte a été plus ou moins mal recopié ; et il est bien probable que, lorsque Pisistrate fit recueillir les poèmes d'Homère, qui n'avaient jamais été écrits et que les Rhapsodes dénaturaient depuis trois siècles en les récitant de mémoire, il nous laissa une *Iliade* et une *Odyssée* bien différentes du texte de l'Aveugle et bien rajeunies.

Du moins ne les a-t-il pas fait reconstituer en prose !

Nous savons que, de nos jours, nombre d'éditeurs, poussés par une pensée commerciale, font traduire

Digitized by Google

sous cette forme nos poèmes du moyen âge, pour ce motif que cela se vend mieux ainsi. C'est évident ; mais ce n'est pas là une considération d'ordre littéraire ; nous ne nous y arrêtons pas.

Nos chansons de geste sont nos épopées nationales; et, chez tous les peuples, les épopées ont été écrites en vers. Et c'est en vers que nos trouvères ont composé les leurs. Les mettre en prose leur fait perdre leur caractère. C'est en faire des romans ; et la France n'est pas à court de romans. Elle en a plus qu'elle n'en peut lire. On a pu dire, au contraire, avant la découverte des chansons de geste, qu'il lui manquait une épopée. Aujourd'hui, si elle n'en a pas, c'est qu'elle n'en veut pas. Quelqu'un a prétendu au XVIII[e] siècle que le français n'avait pas la tête épique. C'était faux pour les poètes ; c'est peut-être vrai pour le lecteur.

Gaston ARMELIN

Digitized by Google

## EN GUERRE !

A la fin du long siège entrepris devant Vienne,
La paix faite, il faut bien que l'Empereur revienne
Dans sa Chapelle d'Aix prendre quelque repos,
Avec les chevaliers groupés sous ses drapeaux.
Mais il appelle un jour baron, marquis et comte :
—« Nobles Seigneurs, dit-il, il faut que je vous conte
Le rêve que j'ai fait l'avant-dernière nuit
Et qui depuis deux jours me hante et me poursuit :
Saint Jacques le Baron, pour que je m'en souvienne,
M'a rappelé le vœu que j'ai fait devant Vienne,
Lors de la paix avec Girard et ses cousins,
De dresser l'étendard contre les Sarrasins
Et d'établir le Christ sur la terre espagnole.
Le moment est venu de tenir ma parole. »

Les Barons, entendant la harangue du Roi,
Demeurèrent muets, consternés, pleins d'effroi,
Redoutant de laisser château, dame et pucelle.

Digitized by Google

Galet de Vermandois, le premier, l'interpelle :

— « Prenez garde, Seigneur ; refrénez votre goût !
Maintes fois, songez-y, qui veut tout perd le tout. »

Mais Roland intervient et réplique : « Roi Charle,
Avec l'aide de Dieu, si bien que Galet parle,
Il en est qui seront d'une autre volonté ;
Car qui dit son avis a droit d'être écouté.
Don Galet, je le sais, vous n'êtes guère sage,
Car nous vous connaissons, vous et votre lignage.
Vous n'aimâtes jamais votre roi ; c'est prouvé.
Mal fit qui vous nomma de son conseil privé !
On sait l'oisiveté mauvaise conseillère.
Si dans un long repos nous devions nous complaire,
On déshériterait les pauvres orphelins ;
Les criminels seraient sur nous, par les chemins ;
Les âmes et les corps seraient livrés au Diable,
Emportés par Mahom dans l'Enfer effroyable !
Comment les racheter ? vous n'y pensez donc pas ?
Moi, je dis au conseil : portez vers eux vos pas
Et soyez les premiers de l'entrée en Espagne !
N'en dites pas un mot contraire à Charlemagne.
Souvent il faut se taire au lieu d'être verbeux.
Vous que je vois ici, rassemblés si nombreux,
Rappelez-vous, Seigneurs Barons, l'injure hostile
Que vous a faite, au temps passé, le roi Marsile,
Et si par mes discours je ne vous convaincs tous,
Je demande l'appui des meilleurs d'entre vous. »

Digitized by Google

Richard de Normandie à son tour se redresse :
« Roland a bien parlé. Qu'à le suivre on s'empresse ! »
Dit-il. Et Salomon corrobore Richard :

—« Qu'on selle mes chevaux ! Qu'on attelle mon char !
Que l'armée au plus tôt, dit-il, soit réunie !
Nous punirons Marsile et sa race honnie ! »

Tous se taisent encore et demeurent assis,
Songeurs, courbant le chef et fronçant les sourcils ;
Mais Naime de Bavière a relevé la tête :
« Nous avons trois motifs de faire la conquête :
Le premier de venger le Roi céleste, Dieu,
De la mort de son fils en Croix ; en second lieu,
De servir l'Empereur que chacun de nous aime
Et d'implanter la foi de Jésus ; en troisième,
De châtier ce fourbe indigne de pardon
Qui se croit Alexandre et n'en a pas le don.
Que tous ceux qui seront de mon avis se lèvent ! »

Tous se dressent alors et les discours s'achèvent.
Tous acclament la guerre et l'Empereur, leur chef.
Avec ses chevaliers chacun gagne son fief,
Pour y chercher l'appui de quiconque est son homme.
Et Roland, sénateur, gonfalonnier de Rome,
Va saluer le Pape et reçoit de ses mains
L'enseigne d'une armée immense de Romains.

Digitized by Google

***

Marsile, cependant, du fin fond de l'Espagne,
A connu les projets qu'on prête à Charlemagne
Et s'inquiète pour l'Empire Sarrasin.
Habile necroman, sur le bord d'un bassin
Il inscrit tous les noms des pays et des terres,
Y place un batelet et dit à ses sectaires :
« Le pays vers lequel le bateau voguera
Sera celui vers qui Charlemagne viendra ».
Le batelet qui flotte et qu'un souffle accompagne
S'arrête juste au point où figure l'Espagne ;
Et Marsile pâlit et tressaille d'effroi.

Il écrit aussitôt un message au grand Roi...
Un messager tout prêt et qui bondit en selle
Le reçoit ; et voici ce que l'écrit recèle :
« Nous Marsile, Sultan, par la grâce de Dieu,

Digitized by Google

D'Espagne, du Maroc et de maint autre lieu,
Sachant que l'Empereur fait des apprêts de guerre,
Demandons à savoir ce qu'il en prétend faire,
Ajoutant que, si c'est vers l'Espagne qu'il part,
Nous avons rassemblé, venus de toute part,
Cent mille hommes armés, terribles d'endurance,
Et que pas un des siens ne reverra la France ! »

Le messager parti revient au bout d'un mois,
N'ayant eu que ces mots du plus puissant des rois :
« Du châtiment final nous sommes à la veille.
Les mécréants ne dorment point. Je me réveille. »

Marsile entend ces mots hélas ! et n'en rit point.
Un soupir de douleur soulève son pourpoint :
« Mon neveu, clame-t-il, ô géant qui te nommes
Ferragus, pars en guerre avec trente mille hommes!
Et surtout, mon enfant, point de combats rangés ;
Ce serait, vis-à-vis des Francs, trop de dangers ;
Enferme-toi plutôt dans quelque forteresse
Et défends-toi dûment si l'ennemi te presse. »

Déjà les Sarrasins s'élancent par les monts,
Saccageant le pays ainsi que des démons.

Digitized by Google

Digitized by Google

## LE GÉANT FERRAGUS

L'Empereur Charlemagne a dressé l'oriflamme
Qu'il confie au Baron de Langres ; et sa femme,
L'Impératrice, vient le saluer très bas :

— « Messire, lui dit-elle, où portez-vous vos pas ?
Ne m'emmenez-vous plus avec vous à la guerre,
Comme vous l'avez fait devant Vienne naguère ?

— Madame, répond-il, je n'ai plus ce bonheur :
A Vienne vous aviez à venger votre honneur.
Le cas n'est plus le même ; et puis, c'était en France.
Aujourd'hui, songez-y, grande est la différence.
Nous aurons à franchir de formidables monts,
Où les pieds sont meurtris, où l'air manque aux poumons,

Digitized by Google

Où l'on passe des lacs, des torrents, et des gaves ;
Car ce sera l'Espagne et les monts Almoraves :
Je ne puis vous conduire en si funeste lieu. »

Et tous les deux en pleurs ils se dirent adieu.

Digitized by Google

***

Il partit donc. Après trois semaines de marche,
Il franchit le Berri, l'Aquitaine et la Marche,
Et soudain il parut devant Blaye un matin,
Sur la vaste Gironde au rivage lointain,
Qui semble un bras de mer aux vagues déchaînées.

Ogier de Danemark, venant des Pyrénées,
Devant lui se présente en un trouble effrayant.

» Sire, dit-il, j'ai vu Ferragus le géant,
Qui commande en Béarn les troupes de Marsile.
Il a tout dévasté sous sa rage imbécile.
Il n'est pas un païen ni si fort ni si grand.
Tel Goliath, qui fut, dit-on, son grand parent,
Il fait peur. Son cheval ne le porte qu'à peine. »

« Eh bien, donc, dit Roland, n'en soyons pas en peine !



Digitized by Google

Si Dieu par un enfant mit Goliath à mort,
Ce qu'il fit en ces jours, il le peut faire encor :
Marchons ! et que jamais la frayeur ne nous gagne ! »

L'armée à pas pressés s'élança vers l'Espagne.
Elle passa le fleuve en amont de Bordeaux,
Scintillante de fers sur des ponts de radeaux.
En cinq jours elle fut dans les claires vallées
Au pied des monts lointains largement étalées,
Puis entra dans la gorge ombreuse, où le torrent
Reflète le ciel bleu, dans les pierres courant ;
Sous des sommets rocheux éclairés par l'aurore,
Elle gravit les flancs que le soleil colore,
Par des chemins tordus formant des entrelacs,
Longea des bois de pins, des cascades, des lacs,
Enjamba des sapins brisés par l'avalanche,
Puis atteignit un soir les pics de neige blanche
D'où la crête des monts, sous le vaste ciel clair,
Se déroulait sans fin de l'une à l'autre mer.

Tout-à-coup, sur un pont qui domine l'écume
D'un torrent déployant l'arc-en-ciel dans sa brume,
Un noir géant se dresse, énorme, tel un roc ;
Il a des bras de fer et des cornes d'auroch,
Un visage de bronze, une voix de molosse,
Et ses genoux d'acier comme ceux d'un colosse
Serrent de leur tenaille, et presque en l'étouffant,
Un grand cheval qui, certe, a des reins d'éléphant.

Digitized by Google

« Chiens de chrétiens, dit-il, esclaves du Roi Charle,
Avez-vous, parmi vous, ce Roland dont on parle,
Et le jeune Olivier, son ami si fameux ?
Il n'est pas, m'a-t-on dit, de chevaliers comme eux.
Dites à votre Roi qu'à ces preux je propose
Un combat singulier qui tranchera sa cause ».

L'Empereur Charle, à qui ces mots sont rapportés,
Interroge ses pairs rangés à ses côtés :
« Seigneurs, répondrons-nous à cette outrecuidance ? »
— Gardez-vous en, réplique Ogier, plein de prudence ;
Ce géant est si fort qu'il n'est point chevalier
Capable de le vaincre en combat singulier.
Attaquons-le plutôt en lignes de bataille ! »

Hestous, en l'entendant, part de rire et le raille :
— Quoi ! c'est là cet Ogier qui, fier comme un démon,
Naguère prenait Rome et tuait Brunamon,
Délivrant Caraheuz avec sa Gloriande,
Et qui parle aujourd'hui de décliner l'offrande ?
Quoi ! vieillit-on si tôt qu'en quelques ans de plus
On devienne craintif comme un aïeul perclus ? »

Ogier, à ce propos, sent sa face enflammée :
« Je n'envisage ici que le sort de l'armée
Et non le mien, dit-il, et je ferai bien voir
Que ce n'est pas la peur qui guide mon vouloir ».

Alors, il sort des rangs, traverse l'avant-garde,

Digitized by Google

Ecartant de la main quiconque le retarde,
Et se dresse en avant, sur les rochers aigus ;
Il s'adresse au géant : « C'est bien toi Ferragus ?
Lui dit-il ; si tu veux déployer ta vaillance,
Allons ! prépare-toi du glaive et de la lance ! »

A ce mot, il l'attaque et bondit sur ce bloc,
Qui n'a pas même l'air d'en ressentir le choc.
Et le Danois, fondant comme eût fait une houle,
Se brise, rebondit en arrière et s'écroule.
Tant d'exploits de jadis effacés aujourd'hui !

Ferragus, formidable, et se penchant vers lui,
Le saisit par le col et le jette en arrière.

Hotès sur son cheval entre dans la carrière
Le Géant, d'une main, l'enlève de l'arçon
Comme eût fait une mère avec son enfançon,
Le rejette de même et sur Ogier l'entasse.

Les pairs et les barons sont accourus en masse ;
Mais le pont est étroit ; dans le péril commun,
Au lieu de passer tous ils ne vont qu'un par un.
Faute de place il faut partager la besogne !
Le comte Béranger, Samson Duc de Bourgogne,
Quatre pairs tour à tour, l'archevêque Turpin,
Hernault, Geoffroy d'Anjou, Girard de Vienne enfin
Attaquent le Géant de toutes les manières ;
Et l'on voit se courber leurs têtes prisonnières

Digitized by Google

Sous le poing qui les prend comme avec un harpon.

Charlemagne défend qu'on aborde le pont.
Mais Olivier n'est pas de ceux que l'on arrête ;
Tête basse, comme un sanglier, il s'apprête,
Lance au poing : rien ne peut contenir sa vertu ;
Il passe. Il charge. Il est aussitôt abattu.

Hestous veut le venger. Il fonce. Et tout de suite,
Repoussé d'un seul coup de poing, il prend la fuite.

Roland, qui n'ose pas désobéir au roi,
Ronge son frein, à voir un pareil désarroi.
Narquois, il interpelle Hestous et lui fait honte :

« Quoi ! c'est ainsi que vous vengez vos amis, Comte ? »

Hestous retourne au pont. Mais le Géant moqueur :
— Ah ! laisse-moi souffler et reprendre du cœur,
Dit-il avec un rire, en écartant son pagne.
Dis-moi si ce Roland, neveu de Charlemagne,
Est au nombre de ceux que j'ai déjà vaincus
Et qui sont pêle-mêle ici, sous leurs écus ?

— Non, lui répond Hestous, jamais il ne recule !
Et dans le choc il est aussi puissant qu'Hercule.
Je te plains de le voir, si tu n'es confessé ».

A l'appel de son nom, Roland s'est avancé.

Digitized by Google

Nul ne le retiendra, s'y mettrait-on à quatre :
Il vient à Charlemagne et demande à combattre ;
En vain le roi l'arrête, en vient à le prier,
Saisissant par le frein le fougueux destrier :

— Beau neveu, lui dit-il, n'entrez pas dans la lutte !
Voulez-vous donc mourir sous les coups d'une brute
Qui nous a déjà pris Ogier et tous nos pairs ?
Que deviendrai-je seul, enfant, si je vous perds ?

— Beau Sire, fait Roland, que dirait la Belle Aude
Si je me dérobais au péril par la fraude ?
Que deviendraient les pairs que le Géant vous prit ?
J'entends les délivrer au nom de Jésus-Christ.
Il n'aura de vertu sur la force divine.
Il veut les mettre à mort, vos preux ; et je devine
Qu'il n'acceptera d'eux échange ni rançon.
Mais je ne peux laisser dire et mettre en chanson
Que j'aurais fui devant ce grand diable mulâtre.
Par le Dieu mort en croix, je n'ai plus qu'à combattre.

— Allez donc ! Beau neveu ; je n'y contredis pas »,
Répond Charle. Et Roland met son cheval au pas.
Il regarde le ciel et prononce à voix haute :

— « O Dieu qui pardonnas au bon larron sa faute,
Et le réconfortas à ta droite et lui dis :
« Tu seras avec moi demain au Paradis ! »
O toi qui demandas à tes bourreaux à boire

Digitized by Google

Et ne bus que la mort pour sauver notre gloire
Et fus percé de coups et mourus sur la Croix !
Toi qui ressuscitas ainsi que je le crois,
Et remontas au ciel sous les yeux des apôtres
Et leur dis : « Paix à vous ainsi qu'à tous les vôtres ! »
Seigneur, je ne fais point ce que fit saint Thomas
Et je crois fermement que tu nous reviendras,
Au jour du Jugement dans la vallée étroite
De Josaphat, placer les justes à ta droite,
En leur montrant tes mains, tes pieds et tes genoux
Et leur disant : « Soyez heureux ! je vous absous ! »
Toi donc qui placeras les méchants à ta gauche,
Pour aller dans l'Enfer expier leur débauche,
Donne-moi le pouvoir d'écraser ce Titan
Et sois un bouclier pour moi contre Satan.
De ma croyance en toi je donne ici le gage ».

A ces mots, il s'élance et le combat s'engage.
Mais il est assommé d'un coup de son rival,
Qui le croit mort, le prend, le met sur son cheval.

Les Francs poussent des cris. Charlemagne est en larmes ;
Mais Roland se ranime et serre bien ses armes,
Suppliant en son cœur saint Jacques le Baron
De défendre ses jours contre ce Pharaon.

La merveille du Ciel alors est apparue :
Roland reprend espoir ; sa force en est accrue

Digitized by Google

Et d'un brusque ressaut des jambes et du rein,
Il se cambre, il échappe à ces poignes d'airain
Et tombe sur ses pieds, haute l'épée, en garde.

Ferragus, étonné, fièrement le regarde,
Cependant que Roland, montant son destrier,
Prend sa targe, sa lance et se met à crier :
— Sarrasin de malheur, la conquête d'Espagne
Appartient à Jésus ainsi qu'à Charlemagne.
Ta compagnie et toi compterez pour bien peu
Devant les preux de France et dans l'œuvre de Dieu ;
Tu ne verras jamais reculer cette enseigne
Par qui sur l'Univers Dieu veut que son fils règne.

« Roland, dit Ferragus, il n'est chardonneret
Qui ne prenne son vol au loin dans la forêt,
Lorsque part l'arbalète à travers la campagne.
Ainsi vers son pays s'enfuira Charlemagne ».

Il s'avance en trois pas vers Roland qui l'attend
Et qui laisse venir, sans trouble, ce Titan.
Roland n'a nul émoi de son excès d'audace.
Il se signe et c'est tout : nul cri, nulle menace.
Mais chacun d'eux s'apprête à défendre sa foi,
Roland pour Jésus-Christ, Ferragus pour son Roi,
Celui-ci soutenant, avec son cimeterre,
Que le Ciel envoya Mahomet sur la terre.

L'Empereur voit Roland charger le Sarrasin

Digitized by Google

Et, des pleurs dans les yeux, il murmure en latin :
— « O fille du Baron Joachim, Vierge tendre,
Qui connûtes la joie, un beau matin, d'entendre
Un archange annoncer, Reine, que l'Eternel
Voulait dans votre sein devenir un mortel ;
Parmi vos chérubins, Dame de haut lignage,
Protégez bien ce preux et tout mon baronnage ».

Roland d'un coup de lance immole le cheval
De Ferragus ; et pour que le duel soit égal,
Tranquillement, il met lui-même pied à terre,
Et levant son épée, il fond sur l'adversaire
Et lui brise la targe et, s'étant trop lancé,
Par un éclat de bois lui-même il est blessé.

— Mère de Dieu, dit-il, sainte Vierge Marie,
Secourez-moi, venez à moi, je vous en prie.
Ce mécréant vous hait, vous insulte et fait pis :
Il combat contre moi la loi de votre fils ! »

— Oïez, dit Ferragus, oïez quelle folie !
Roland, ton Christ est mort, en grande malbaillie !
A quoi peut-il servir de prier un Dieu mort ?
Crois donc en Mahomet, meilleur sera ton sort !

— Ferragus, dit Roland, ta sottise me peine :
Jésus fut homme et Dieu pendant sa vie humaine ;
Et s'il voulut mourir seulement pour trois jours,
Ce fut pour nous sauver et pour porter secours

Digitized by Google

Aux justes du passé plongés dans les ténèbres
Et pour les relever de leurs couches funèbres.
Je t'en dirais bien plus si tu me comprenais
Et si tu méditais sur mes paroles. Mais
Tu restes enfermé dans ton idolâtrie
Par le Diable, qui t'a mis dans sa Seigneurie ».

Ferragus, furieux, prend un bloc de rocher,
Vise Roland et cherche à le lui détacher.
Roland courbe l'échine. Il esquive la pierre,
Comme un enfant rusé se dérobe à sa mère.
Cependant, le jour baisse et l'occident pâlit.
Des étoiles déjà semblent sortir du lit.
Ferragus est plus fort aux jeux des cimeterres
Qu'à la discussion de ces divins mystères :
— Je voudrais bien dormir, dit-il, j'ai grand sommeil.

— Volontiers, dit Roland ; j'attendrai ton réveil.
Puisse Dieu te donner cette grâce suprême
De venir en dormant à la loi du Baptême ! »

Le Géant s'est couché tout en travers du pont.
Il ronfle ; et la cascade à son souffle répond :
Et, tout bas, Roland prie :
« O très glorieux Père,
Race du roi David par votre vierge mère,
Faites-moi la faveur, s'il ne se convertit,
De confondre ce Turc, que l'ombre appesantit ! »

Digitized by Google

Soudain, il interrompt sa fervente prière,
Se courbe vers le sol, prend une énorme pierre
Et vers le mécréant approche à petit pas :
— Je crois qu'il dort, dit-il, ce fils de Satanas ! »

S'il le voulait, il occirait le turc immonde,
Mais il ne le ferait pour tout l'or de ce monde :
Il lui soulève alors la tête sans à-coups
Et sans le réveiller, met la pierre dessous.
Et le païen connut une nuit enchantée.

Digitized by Google

***

Aussitôt le réveil, après messe chantée,
Roland lui dit : « Je viens, prêt à vous obéir !
Vos quatre dieux païens sont bons pour vous trahir
Et livrer aux démons d'Enfer vos âmes folles.
Il faut, pour vous sauver, renier vos idoles
Et croire en Jésus-Christ et non en tous vos dieux !

Ferragus fatigué ne demande pas mieux :
— Duc Roland, si tu veux que je me convertisse,
Réponds : quel est ton Dieu ?
— C'est un Dieu de Justice,
Qui vécut de tous temps et n'aura point de fin.
En lui tout est parfait ; hors de lui tout est vain.
Toute chose ici-bas est pleine de sa gloire.

— Nous avons même chose en notre propre histoire,
Dit le Géant. Dieu fit le monde, je le crois,
Sans mettre à son labeur ni la main ni les doigts,

Digitized by Google

Créant par son vouloir les bons et mauvais anges,
La lune et le soleil, et fabriquant de fanges
Notre ancêtre commun pour qu'il n'eût point d'orgueil,
Mais dans son Paradis lui faisant large accueil
Et, pendant son sommeil, lui prenant une côte
Pour en créer la femme et l'offrir à son hôte.
Mais je ne puis pas croire à votre Trinité
De trois Dieux qui n'en font qu'un en réalité. »

— Ferragus, dit Roland, vois ta targe brisée.
Prends-en trois parts, chacune au Soleil exposée ;
Tu verras trois soleils bien qu'il n'y soit qu'un feu ;
Tu comprendras alors la Trinité de Dieu.

— Mais un Dieu ne peut pas mourir !
— Je te l'accorde.
Aussi ne meurt-il point : mais sa miséricorde
Accomplit un miracle et son saint Fils voulut
Mourir pour notre gloire et pour notre salut,
Non sa Divinité, mais bien sa chair humaine.
Encor fut-ce pour moins d'une demi-semaine,
Car le troisième jour après ce deuil, son corps
Ressuscita, très glorieux, d'entre les morts
Et regagna le Ciel en sa toute puissance,
Comme le lionceau, qui, lors de sa naissance,
Reste trois jours sans vie et sans un mouvement,
Que sa mère croit mort et pleure longuement,
Jusqu'à ce que le père, en le frôlant du mufle,
Le ressuscite avec la force qu'il insuffle ;

Digitized by Google

Ainsi nous devons croire à la mort de Jésus
Qui fut trois jours avec une pierre dessus,
Et revint à la vie et vers la sainte sphère
Remonta, pour s'asseoir à la droite du Père.
Maintenant que j'ai dit, t'ai-je convaincu ?
— Non ! »

Roland abaisse alors sa lance au blanc pennon ;
Ferragus s'épouvante et veut prendre la fuite ;
Mais Roland, furieux, se lance à sa poursuite,
Le harcèle de coups de la nuque aux talons
Et le force à combattre encor qu'à reculons.
Tout à coup, le géant croule comme une roche
Qui, suspendue aux monts, brusquement se décroche ;
Il écrase en passant le chêne et le bouleau,
Rebondit sur les rocs, éclaboussé par l'eau,
Et s'échoue ; et le bruit énorme de sa chute
De montagne en montagne au loin se répercute,
Imitant l'avalanche ou la foudre, et couvrant
Le chant de la cascade et celui du torrent.

A peine il pousse un cri qu'il a tôt rendu l'âme
Et son esprit demeure en son erreur infâme.
Satan qui l'emporta ne l'aura pas volé.

Digitized by Google

***

Roland déjà le pleure et s'est agenouillé,
Puis, levant les deux mains vers le Ciel, balbutie
Une prière ardente à Dieu, qu'il remercie :
« O pauvre Ferragus, dit-il, tu le vois bien
A cette heure, ton Dieu ne t'a servi de rien.
Si tu m'avais compris, j'aurais sauvé ton âme ;
Mais l'ennemi de Dieu t'a serré dans sa trame
Et te voilà perdu, le corps et l'âme aussi,
Et j'ai bien de la peine à te voir mort ainsi.
Je te l'avais bien dit et ton destin me navre. »

Cependant les Français viennent voir le cadavre.
Les onze pairs captifs sont vite délivrés ;
Et tous les Sarrasins vaincus, désemparés,
Ayant vu le succès de Dieu, cèdent la place.
Les vainqueurs font merveille et leur donnent la chasse.
On les traque, on les met à mort ; les plus chétifs
Tombent aux mains des Francs et demeurent captifs
Et tous en masse, ayant pour parrain le Duc Naîme,
Dans les eaux du torrent reçoivent le baptême.

Digitized by Google

*
* *

L'Empereur se dressa sur la crête des monts,
A cheval, aspirant l'air libre à pleins poumons.
Pour la première fois il passait la barrière
Au bout de son Empire ; il laissait en arrière,
Au loin, de la Thuringe au Béarn, des massifs
Montagneux, dans la plaine, ainsi que des récifs.
Ici, c'était la barre énorme des montagnes.
Il voyait sous ses pas s'étendre les Espagnes...
Là finissait la France ; au delà se fermait
Le vaste Empire noir soumis à Mahomet ;
Et les chaînes des monts, comme d'immenses vagues,
Se suivaient dans l'espace et, de plus en plus vagues,
Jusqu'au lointain, semblaient prêtes à déferler.

Pensif, il resta là, longtemps, à contempler.
Les rayons du couchant ne doraient que les cîmes
Et dans une ombre bleue enfermaient les abîmes.
Il semblait réfléchir. Soudain, il dit : « Allons ! »
Et poussa son cheval vers la nuit des vallons.

Digitized by Google

## LE PRINCE ISORÉ

Ce fut un soir, à l'heure où s'éclaire la lune,
Que l'armée aperçut les murs de Pampelune,
Où s'était installé l'empire des Démons,
Dans une plaine immense, en un cirque de monts ;
Et le mince croissant, qui dominait le faîte
Du palais, se doublait de celui du Prophète.

Tout de suite, les Francs, par les chemins herbeux,
Saisirent des troupeaux de moutons et de bœufs,
Dont les bouviers, formant une prise facile,
Dirent que Malceris, le cousin de Marsile,
Gouvernait le pays au nom de Mahomet.
D'autres fuyards, sur qui la porte se fermait,
Coururent par la rue, y semant les alarmes.

Malceris apparaît. Il demande ses armes,



Digitized by Google

Appelant Corsabin et son fils Isoré.
Ils groupent leurs soldats en bataillon serré ;
Ils sortent de la place, et, dans le crépuscule,
L'avant-garde des Francs, peu nombreuse, recule.
Leur troupe est emportée au galop ; mais Hestous,
Protège la retraite en arrière de tous.
Ce n'est autour de lui que tumulte et vacarmes :
Il voit de tous côtés tomber ses hommes d'armes
Ou s'enfuir. Et soudain, demeuré le dernier,
Par trente Sarrasins il est fait prisonnier.

Si, parmi vous, Seigneur, quelque marin m'écoute,
Il se rappellera qu'il a vu sans nul doute
Chaland, barque ou dromon, quand il faisait gros temps,
Secoués par l'assaut des funestes autans,
Sur la mer, dans la nuit, sous les nuages d'encre ;
Que, devant l'ouragan, vite il a levé l'ancre,
Invoquant le Seigneur et sa Mère et les Saints,
Pour ne pas succomber sous les flots assassins,
Et recherchant l'appui, pour sauver sa tartane,
Des souffles bienfaisants et de la tramontane.

Ainsi dans la mêlée, agissaient nos chrétiens,
Entraînés par les flots orageux des païens,
Mourants, exténués, tout criblés de blessures,
Portés par leurs chevaux vers des zones plus sûres.

Digitized by Google

***

Le lendemain, dès l'aube, on en revient aux mains.
Roland accourt avec quatre mille Romains,
Girard de Roussillon avec ses trois mille hommes.
Mais nul, des Sarrasins, ne compterait les sommes.
En avant de leur front court le prince Isoré.
Il attaque Anséïs et l'abat sur le pré.
A sa vue, Olivier sur le païen s'élance
Et l'étend à son tour d'un seul coup de sa lance :
— « Rendez-vous ! » lui dit-il. Et le Prince Isoré
Par tout un tourbillon de Francs est entouré.
Lui, tout d'abord, n'a pas l'air de se laisser prendre ;
Quand la nécessité, pourtant, est de se rendre,
Il veut du moins choisir un vainqueur à son gré.

— Je suis neveu de rois et je ne me rendrai,
Dit-il, qu'au seul Roland, neveu de Charlemagne. »

Roland accourt, lui prend l'épée et l'accompagne

Digitized by Google

En grande courtoisie au camp de l'Empereur,
Que l'échec de la veille a rempli de fureur.
Isoré devant lui courbe sa haute taille ;

« Sire Empereur, dit-il, je suis pris en bataille,
En défendant mes dieux, en servant ma maison.
Je sais bien que je suis menacé de prison,
Mais vous n'oublierez pas que je suis gentilhomme ;
Et j'ai foi dans celui que l'Univers renomme.
Je suis de noble race et le fils d'un grand roi.
Roland, fils de Milon, m'en a donné sa foi :
Vous ne renierez pas le neveu qui vous aime.

— « Par mon chef ! il dit vrai ! », s'écria le duc Naime.
Mais un tumulte éclate, effroyable entre tous,
Et l'Empereur apprend l'aventure d'Hestous...
Rien ne peut exprimer son deuil et sa colère.
Son regard s'assombrit et son ton s'accélère :
« Je vengerai celui qui ne m'est point rendu,
Et j'entends que sur l'heure Isoré soit pendu ! »

— Roland, fait Isoré, dans ce péril suprême,
Vous deviez m'épargner et me protéger même.
Duc, j'ai votre serment. A vous je m'en remets.
Me voici sans défense aucune désormais.
On veut me pendre au vent comme un truand qui vole.
Je vous prie à nouveau de me tenir parole. »

A ce propos, Roland, lui répond en riant :

Digitized by Google

« N'ayez crainte, Seigneur ; rien n'est moins effrayant.
Si le roi touche un seul cheveu de votre tête,
Je le quitte ; et j'ordonne à mes gens la retraite.
Ne soyez point dolent : ne vous alarmez point. »

Mais Charles prend Girard de Frate par le poing :
— Allons-nous-en, cousin, et sortons de la tente ! »

—Quoi ! Girard, fait Roland, cette honte vous tente ?
Allez vous soutenir le roi dans cet écart ?

— Ne dites point cela, lui répondit Girard.

— Le roi, dit Olivier, fait une vilenie
Et le lui conseiller est une ignominie.

— Si vous faites mourir Isoré, dit Roland,
Je rentre dans ma tente et je quitte le camp.

— Tout cela, dit le Roi, Roland, c'est votre faut !
Vous fûtes imprudent ; je le dis à voix haute.
Votre faim du combat voulait tout dévorer ;
Mais, après le repas, il faut le digérer.
Et bien! Soit! J'y consens! Je veux bien faire grâce,
Mais lorsque les Païens m'auront rendu la place.
Entouré de soldats, qu'on envoie Isoré
Proclamer sous les murs qu'il sera délivré
Quand mon pennon sera mis sur la forteresse ! »

Digitized by Google

A ces mots insultants Isoré se redresse !
» Vous perdez votre temps, Sire, à faire ce pas ;
Car le roi Malcéris n'y consentira pas.
Ne m'envoyez donc pas dans ce but vers mon père ;
Je lui conseillerais plutôt de n'en rien faire.
J'aimerais mieux la mort que cette honte ! »

Enfin
Roland appelle un homme à lui, Gautier d'Orbin,
Qui sait parler le turc et le latin d'Espagne :
— « Va trouver Malcéris au nom de Charlemagne,
Lui dit-il, et propose à ce Turc abhorré
L'échange immédiat d'Hestous et d'Isoré.
S'il n'y consent, son fils sera pendu sur l'heure. »

Digitized by Google

***

La mère d'Isoré dans Pampelune pleure,
Se déchire la face et tord ses blanches mains,
Cependant que Gautier attend par les chemins.

« O mon fils Isoré, gémit la Sarrasine,
Si vous êtes meurtri, c'est moi qu'on assassine.
J'entends qu'on vous délivre ou je mourrai pour vous. »
Et tombant en prière aux pieds de son époux :
« O Malcéris, mon Roi, votre pouvoir décline ;
Vous avez contre vous le mari d'Harmeline (1),
Ce Girard qui sera cause de cette mort.
Consentez à ce pacte et cédez au plus fort ! »

Le pacte fut conclu, scellé de toutes sortes,
Roland accompagnant Isoré jusqu'aux portes
De la ville ; et c'est là qu'ils se dirent adieu.

(1) Femme de Girard de Frate.

Digitized by Google

— « Vous voilà, dit Roland, de retour en bon lieu.

— Cher Duc, dit Isoré, retournez en arrière.
Jamais je n'oublierai votre vertu guerrière ».

Et Roland lui répond : « Souvenez-vous de moi. »
Puis tous les deux s'en vont, le cœur rempli d'émoi,
Pendant qu'Hestous, d'après la clause résolue,
Sort des murs, en avant du prince, et le salue,
Puis au cou de Roland se jette tout surpris
Et rentre dans son camp parmi de joyeux cris.

Digitized by Google

## LA PRISE DE NOBLES

Marsile à Pampelune a convoqué ses nobles.
L'Amiral Fausseron, qui commande dans Nobles,
Avec ses soldats noirs prêts aux pires excès,
Dit : « Il faut en finir avec tous ces Français. »

— Oui, passons la montagne et forçons la Navarre !
Dit l'oncle de Marsile, entre tous fort avare,
Et de qui les vouloirs sont toujours obéis ;
Point de retard ! Pillons et brûlons le pays ! »

Ils sortent de la ville avec force vacarmes.
Les Français, à leur vue, aussi courent aux armes ;
Et, prévoyant dès lors un combat très sanglant,
L'Empereur Charlemagne a désigné Roland
Pour le commandement suprême de l'armée.

Digitized by Google

Or celui-ci répond la figure fermée : ,
« Non ! ma faim du combat voudrait tout dévorer ;
Mais après le repas je ne sais digérer. »

Et Charle, furieux, durement le regarde :
« Alors, tu resteras avec l'arrière-garde.

Digitized by Google

***

Roland donc, sur un tertre, en arrière laissé,
Du combat, semble-t-il, s'est désintéressé.
Jambe molle, il s'accoude au pommeau de la selle,
Repoussant le démon guerrier qui le harcèle,
Et regardant de droite et de gauche, distrait.
Il voit confusément dans la plaine, en retrait,
Les escadrons tourbillonner dans la poussière,
Et, nonchalant, il a relevé sa visière.
Tout à coup, il remarque au loin, sur un coteau,
Une ville dressant ses murs et son château,
Rose sur les monts bleus, parmi de verts vignobles ;
Et l'un de ses barons, Bernard, lui dit : « C'est Nobles ! »
Et ce Bernard, que pousse un diabolique entrain,
Se dévêt du haubert, s'habille en pélerin,
Prend une fausse barbe, une tête chenue ;
Et le voilà parti vers la ville inconnue.
Et Roland, reste là, des heures, à bâiller,
Ne voulant même voir les autres batailler,
Navré, le cœur noyé de l'affront qu'il essuie
Et ne sachant comment se distraire : il s'ennuie.

Digitized by Google

***

Or, le combat fait rage et durant tout un jour,
Sarrasins et Français triomphent tour à tour ;
Amiel d'une part et Sinador de l'autre,
Tombent de leurs coursiers parmi l'herbe et l'épeautre;
Malceris abat vingt français autour de lui.
Ganelon, courageux et loyal aujourd'hui,
Est pris ; mais Charlemagne accourt et le délivre,
Et sous ses coups deux cents païens cessent de vivre ;
Et Salomon remet Ganelon à cheval.

Parmi les tourbillons qui passent en aval,
Isoré, sous sa targe et sa lame pointue,
Tombe à terre, sanglant, frappé par le Comte Hue ;
Mais, se redressant vite, il voit dans le lointain
La plaine, Pampelune avec ses toits d'étain
Et les monts où Roland a dressé son enseigne,
Et s'écrie, oubliant son pauvre flanc qui saigne :

Digitized by Google

« Quelle est donc cette enseigne au loin restée encor,
Où sur le champ de neige éclatent les fleurs d'or ?
Quelle est cette bannière avec sa lance nue ?
C'est celle de Roland, je l'ai bien reconnue ! »
Vers le gros des Païens il se traîne râlant
Et les regards fixés sur le corps de Roland,
Avec grande frayeur il le montre à ses proches
Et fait à l'Amiral de violents reproches :

« Les Sarrasins par vous sont compromis ! Tenez !
Voilà le guet-apens où vous nous amenez ! »

Digitized by Google

***

Cependant le soir tombe ; et Roland se hasarde
A marcher en avant avec l'arrière-garde,
Afin de compléter l'échec des Sarrasins,
Et déjà fait un signe aux rangs les plus voisins ;
Quand, essoufflé, suant, auprès de lui pénètre
Le chevalier Bernard qui vient de reconnaître
Nobles, portant encor son froc de mendiant :

— As-tu bien exploré ? lui demande Roland.

— Oui, seigneur, dit Bernard, j'ai parcouru la ville
Et je n'ai découvert qu'une peuplade vile.
Marchez donc sans tarder ! Alors, par saint Martin,
Vous pouvez la surprendre avant demain matin,
Car, ses guerriers étant aux murs de Pampelune,
Elle demeure ouverte et sans défense aucune ! »

Digitized by Google

— Mais, en cas de besoin, mon oncle est sans secours !

— Si vous ne la prenez avant qu'il soit deux jours,
Jamais vous ne l'aurez, Sire, en votre baillie.

— Allons donc ! fait Roland ; mais c'est une folie ! »

Digitized by Google

***

D'un geste, Roland met sa troupe en mouvement,
Sans dire à ses barons ni par où ni comment.
Non ! Roland ne dit rien à personne, pas même
A son brave Olivier, le compagnon qu'il aime.

Hestous, se tournant vers Olivier, qui le suit :
— « Je voudrais bien savoir où ce fou nous conduit :
Dit-il ; nous manquerons au roi dans la bataille.

— Advienne que pourra ! Jamais son cœur ne faille.

— Mais où donc allons-nous? disent les Preux tout bas.

— Vers des lieux, où, bien sûr, on ne nous attend pas ! »

Digitized by Google

***

Ils passent un bocage, une plaine de chaume ;
Ils gravissent les flancs du tertre Saint-Jérôme
Et descendent plus loin dans un vallon obscur,
Cependant que la nuit diamante l'azur.
Bernard, qui connaît bien la montagne et la lande,
Au travers du pays conduit toute la bande.
Les barons, chevauchant front bas, l'air inquiet,
Se regardent entre eux, demandant ce qui est ;
Et chacun dit à l'autre : « O ciel ! ô sainte Vierge !
Où nous mène-t-il donc ? où sera notre auberge ?
Roland fait peu de cas de son oncle... Par lui,
Toute l'armée est mise en péril aujourd'hui. »

Mais Olivier répond : — Il sait ce qu'il doit faire. »

Or la troupe s'arrête au bord d'une rivière
Et tandis qu'elle passe à gué, d'un pas très lent,



Digitized by Google

Olivier en profite et demande à Roland :
« Où nous conduisez-vous par ces chemins, Messire ? »
Mais Roland, ténébreux, refuse de le dire ;
Et le comte murmure : « Il ne m'en a rien dit ;
Mais que chacun soit preux, courageux et hardi !
Nous savons qu'avec lui l'on ne fait rien de lâche
Et que pour nous toujours haute sera la tâche. »

Digitized by Google

***

Or, on chevauche ainsi pendant toute la nuit;
Puis, le petit jour vient ; et le soleil reluit.
Le ciel se fait vermeil et la plaine se dore,
Et l'on paraît devant la ville, avec l'aurore.
Bernard explique alors aux autres chevaliers
Cette marche à travers les monts et les halliers ;
Mais il a mal jugé : la cité n'est pas vide !
Dans l'instant qu'il approche, il s'écroule livide,
Atteint par une flèche émanant des remparts,
Où des vieillards blanchis saillent de toutes parts ;
L'Archevêque Turpin, le Duc Girard de Frate
S'abattent sous les coups de la gent scélérate ;
On se rue à la porte, où le comte Engelier
Avec trente des siens demeure prisonnier.
Mais le vieux Gilaru, qui commande la place,
Tombe dans la mêlée et reste mort sur place.
Ce deuil trouble les siens, et, de ces murs épais,
Sort le vieux Filidès qui demande la paix,
Tête basse ; et Roland l'accorde à l'instant même,
Sous réserve que tous recevront le baptême.

Digitized by Google

***

La chose étant conclue, un immense festin
Réunit les vaincus aux élus du destin,
Dans le palais de Noble et dans la grande salle
Quadrangulaire, sous sa voûte colossale.
Et c'est là qu'un spectacle entre tous les plus grands
Frappe soudain les yeux écarquillés des Francs.
Dans toute la hauteur, sur les quatre murailles,
Sont peintes en couleurs de géantes batailles,
Car la ville de Noble, autrefois Nobilis,
Conserve des Romains ces vestiges pâlis ;
Et l'on voit sur l'un d'eux Alexandre, en tunique,
Se ruant à cheval sur le pont du Granique ;
Sur l'autre c'est Arbelle ; et plus loin c'est Issus,
Où les trésors du roi Darius sont reçus ;
Et sur l'autre, l'on voit se prosterner sa mère
Devant ce vainqueur, beau comme un héros d'Homère.
Et la cuirasse est d'or et le cheval est blanc ;

Digitized by Google

Ces immenses tableaux émerveillent Roland :
« Quand les hommes auront retrouvé l'art de peindre,
Quand à de tels travaux leurs mains sauront atteindre,
Dit-il, peut-être aussi, quelque jour, sur les murs
Des châteaux, des palais et des temples futurs,
Représenteront-ils Pépin et Charlemagne
Passant les défilés d'Italie et d'Espagne. »

Digitized by Google

*
* *

Mais l'on se mit à table et déjà l'on trinquait,
Quand soudain, Falquenor interrompt le banquet,
Disant que l'amiral, le cœur plein de rancune,
Avec ses hommes noirs revient de Pampelune.
Vite on quitte sa chaise et l'on bondit dehors.
On reprend les hauberts, les heaumes et les cors ;
On ressaisit la targe et la lance et l'épée.
L'âme du grand Roland déjà s'est occupée
De nommer à sa place un chef de la cité :
Sur le brave Olivier son choix s'est arrêté
Et celui-ci se met à genoux et se nomme,
En lui rendant merci, son vassal et son homme ;
Et Roland le redresse et lui dit : levez-vous !
Mais dès lors qu'il s'agit de donner de grands coups,
Olivier n'est pas homme à rester en arrière.
Il implore ; et Roland, cédant à sa prière,
Dans ce commandement daignant le remplacer,

Digitized by Google

Le donne à Filidès qu'on vient de baptiser.
Olivier et Roland se replacent en tête
De la petite troupe au combat toujours prête ;
On rencontre bientôt les renforts ennemis,
Mais dès le premier choc en déroute ils sont mis ;
On passe à travers eux, dans cette randonnée,
Comme un bloc à travers des toiles d'araignée,
Et vite poursuivant la marche sans surseoir,
On rentre au camp de Charle aux derniers feux du soir.

Digitized by Google

Digitized by Google

## LA COLÈRE DE L'EMPEREUR

Cependant l'Empereur, qui s'est couvert de gloire,
Jusqu'aux murs de la ville a porté sa victoire.
Superbe, il tient au poing son glaive tout sanglant,
Puis se retourne et dit : « Mais où donc est Roland ? »
Il regarde la plaine et les monts ; il observe
La colline où devrait se tenir sa réserve :
« Dieu ! qu'est-il advenu de mon neveu féal ?
Comme fit le gallois en quête du Graal,
Dit-il, par le Dieu mort en croix et que tout prouve,
Je n'aurai de repos que je ne le retrouve ! »

Soudain, il l'aperçoit, là-bas, dans le lointain,
En tête de ses gens tout chargés de butin,
Et faisant vers le camp des marches triomphales
Au son des tambourins, des cors et des cimbales.

Digitized by Google

Alors il comprend tout, la fugue et l'abandon
Du poste, et l'aventure indigne de pardon ;
Et devant ses barons, enflammé de colère,
Il se promet un trait de vengeance exemplaire.

Les onze pairs restés auprès de l'Empereur,
En entendant ces mots et voyant sa fureur,
Prennent le grand galop et, chevauchant en groupe,
Viennent trouver Roland en avant de sa troupe.

— « Messire, disent-ils, n'approchez point du Roi !
Il est en grand courroux ! »
Mais Roland, sans effroi,
S'avance d'un pas ferme et l'aborde quand même ;
Puis, tombant à genoux :
« O mon oncle que j'aime,
Je suis votre vassal et je viens à présent
De mon nouvel exploit vous faire le présent. »

L'Empereur le regarde en colère et riposte :

« Félon, n'as-tu pas honte ? avoir quitté ton poste !
Et voué tout un jour mon armée au trépas ! »

Roland voudrait répondre et s'incline très bas ;
Mais Charle ne le laisse en faire davantage
Et d'un revers de gant il le frappe au visage,
En disant aux barons de le frapper aussi.
Ceux-ci n'y pensent guère et n'en ont point souci.

Digitized by Google

Mais Roland se relève, et, d'une main crispée,
L'œil en feu, tête haute, il tire son épée ;
Il va pour en frapper le Roi, mais se souvient
Qu'il l'a nourri depuis l'enfance, et se contient.

Alors il prend sa targe et son casque et sa lance,
Et rapide, au dehors de la foule il s'élance.
Il bondit à cheval et s'enfuit hors du camp.
Il part. Reviendra-t-il jamais ? Et sait-on quand ?
Il ne songe pas même à retourner la tête.
Il prend le grand galop. Il va. Rien ne l'arrête.
L'ire l'étouffe au point qu'il ne saurait parler.
Et quand, buvant l'air vif, il peut articuler
Quelques mots, tout à coup, son cœur éclate et saigne :

« Dieu, dont la caravane humaine suit l'enseigne,
Se peut-il que de vous cette honte m'advint ?
Est-ce là votre ouvrage ? et là votre dédain ?
Le roi me fait quitter sa troupe et sa demeure :
Je ne sais plus comment l'âme au corps me demeure. »
Et les bras lui battant parmi son armement :
« O grevé que je suis d'opprobre et de tourment !
Le roi peut guerroyer sans que je l'accompagne,
Sans que j'accepte rien de la terre d'Espagne !
Jamais je n'ai connu de paix de mon vivant.
Je commençais déjà, que j'étais tout enfant,
A travailler au bois, à souffrir dure peine

Digitized by Google

Pour ce maître, pour sa puissance souveraine,
Qui vient de me navrer d'un affront si sanglant,
J'avais frappé de mort Ferragus le Géant !...
O belle Aude ! ô chère âme ! ô douce fiancée !
O vous qui, nuit et jour, occupez ma pensée,
Vous à qui j'ai parlé d'amour, à qui je plus,
Tout est-il donc fini ? Ne vous verrai-je plus ?
Frère Olivier, ô vous qu'à Dieu je recommande,
Ne vous verrai-je plus ? ni vous, comte de Mende,
Ni vous tous qui m'avez montré tant d'amitié ?
Et toi, mon bon cheval, de toi j'ai grand' pitié,
Quand tu devrais chercher l'avoine et la litière
Et quand tu vas encor courir l'Espagne entière ! »

Digitized by Google

* * *

Or, les barons sont plus anxieux de Roland
Qu'une mère ne l'est de revoir son enfant.
Les onze pairs restants vont trouver le roi Charle.
Hestous vers lui s'avance et le premier lui parle :
— « O Roi qui fais semblant de répandre des pleurs,
Quelle part as-tu faite au meilleur des meilleurs ?
Est-ce là l'intérêt qu'à tes vassaux tu portes ?
Quoi ? nous t'avons conquis cités et places fortes !
Nous allions à la mort pour garder ton honneur,
Toujours debout devant le plus fier batailleur,
Toujours en grand péril de guerre et de bataille,
Et celui par lequel nous dressions notre taille,
Tu l'as frappé ! Tu nous frappes tous en ce jour !
S'il s'enfuit, puisse Dieu permettre son retour !
Par le Saint Rédempteur en qui j'ai mis mon âme,
Roland parti, dussè-je en recevoir le blâme,
Tant qu'il ne reviendra, je ne te servirai
De la lance de fer ni du glaive acéré ! »

Digitized by Google

Charlemagne, baigné d'une sueur d'angoisse,
N'ose répondre à ceux dont le discours le froisse.
Girard lui dit alors :
« Je ne peux oublier
Que je n'ai fait la paix que pour ce chevalier.
Je veux donc repartir pour ma ville de Vienne.
Je ne suis pas si vieux que je ne me souvienne
Que nous fûmes en guerre et brouillés à la mort
Jusqu'à ce que Roland entre nous fit l'accord.
Puisqu'il s'en va, je veux m'en aller. L'heure tarde. »

« J'étais, dit Olivier, avec l'arrière-garde
Et nous passions ensemble un long jour dans l'ennui,
Quand Roland vit venir un chevalier vers lui,
Qui lui fit espérer la conquête de Nobles.
Ses raisons de partir ne furent point ignobles,
Mais, au contraire, un but de victoire et d'honneur.
D'une ville nouvelle il vous a fait seigneur,
Et quand il est venu pour vous en rendre hommage,
Vous l'avez frappé, Sire ! Est-il plus grand dommage ?
Est-ce là le payer quand il vous fait du bien ?
Si vous ne vouliez pas guerroyer le païen,
Pourquoi nous avoir fait venir de douce France ?
Vous m'avez aujourd'hui brisé toute espérance :
Quand il s'en va, mon frère et seigneur outragé,
Je n'ai plus qu'à partir et vous requiers congé.
J'irai tout droit porter à ma sœur, la belle Aude,
Dans Vienne, la nouvelle affreuse, toute chaude ;
Puis, je m'habillerai d'un vêtement de clerc ;

Digitized by Google

Je chercherai Roland par le monde et sur mer
Et j'interrogerai toute la race humaine
Jusqu'à ce que je l'aie et que je le ramène,
Ce preux en qui j'ai mis mon espoir...» A ces mots,
Dans sa gorge la voix s'étrangle de sanglots,
Et plus de cent guerriers, chevaliers et gens d'armes,
En voyant sa douleur répandirent des larmes.

Reprenant la parole, Hestous sème l'effroi
En jurant de brûler tout le pays du Roi ;
Mais le vieux Salomon, barbe blanche, se lève :

— « O jeunes gens, dit-il, votre mémoire est brève !
N'avez-vous donc jamais entendu raconter
Les exploits de ce Roi qu'on vous voit insulter ?
Pour nous qui sommes vieux, nous avons remembrance
De ce qu'en sa jeunesse il a fait pour la France,
En ce temps-là, Roland n'était qu'un rejeton.
Si Charles l'a frappé, de quoi se mêle-t-on ?
N'était-ce pas son droit d'Empereur et de père ?
Accordons-nous plutôt pour mieux faire la guerre,
Pour montrer à Marsile, à ce Turc forcené,
Que, quand même Roland ne serait jamais né
Ni ne serait jamais venu dans ces vallées,
Nous ne redoutons rien des chocs ni des mêlées
Et que, dans les combats, nous ne lui laisserons
Un seul de nos écus ni de nos éperons ! »
A ce discours, les preux sentent quelle est leur faute.
Les onze pairs, troublés, s'alignant côte à côte,

Digitized by Google

S'agenouillent, confus, aux pieds de l'Empereur,
Qui, lui-même, s'émeut, regrettant son erreur.
Il a dissimulé sous un masque impassible
Les sourds bouillonnements d'une humeur irascible,
Mais lorsqu'il les voit là prosternés et soumis ;
— « J'ai du remords, dit-il, du mal que j'ai commis ;
Je vous pardonne à tous votre colère et pire,
Les violents propos que la douleur inspire ;
Courez après Roland ! »
Et les meilleurs des Preux
Lancent au grand galop leurs chevaux vigoureux,
Lorsque les Sarrasins, débouchant de la ville,
Rendent pour les Français la course difficile.
Il faut les repousser avant d'aller plus loin.
Charlemagne et ses pairs mettent l'épée au poing
Et se précipitant sur la horde en furie,
Font un bloc formidable au nom de la Patrie.

Digitized by Google

## EN MER

Roland chevauche seul à travers les pays,
Déserts, par une faune effroyable envahis,
Dans la plaine brûlée ou dans la selve humide.
Comme il parle le grec, le persan, le numide,
Il descend vers la mer pour gagner l'Orient,
En suivant un cours d'eau qui roule en gazouillant.
Soudain, dans les sous-bois, à ses yeux se dessine
Le clair miroir d'une fontaine sarrasine.
Il s'arrête, s'assied, dans un rêve s'abstrait :
« Roland, te voilà seul au sein d'une forêt,
Dit-il, toi qui naguère avais dans ton domaine
Vingt-mille chevaliers de la race romaine
Et qui maintenant fuis sous la honte et l'horreur
De l'affront que t'a fait ton oncle l'Empereur. »

Et fatigué, petit à petit, il s'allonge.



Digitized by Google

Et voilà qu'il s'endort et qu'il se voit en songe
Dans sa tente jadis, ayant à ses côtés
Olivier son féal et cent des plus vantés,
Et gourmandant Hestous d'être usé pour son âge,
Ce dont beaucoup riaient dans tout le baronnage ;
Lorsque l'aube paraît dans un ciel découvert.
Roland sent la rosée à travers son haubert
Et, frissonnant du froid de eette eau qui le baigne,
Se réveille et repart, emportant son enseigne.

Il trotte ainsi, des jours et des nuits, soucieux,
Quand tout à coup la mer apparait à ses yeux ;
Un dromon de païens est là près de la côte,
La nef ronde, les mâts dressés, la voile haute.
Deux mécréants, venant de prendre leur repas,
Sortent sournoisement, portant vers lui leurs pas.
« Je suis, leur dit Roland, un Sarrasin d'Espagne.
O marins, permettez que je vous accompagne
Aux pays d'Orient sur votre beau dromon. »

Mais les deux mécréants, qu'inspire le Démon,
S'élancent contre lui, comme en une battue,
Et de sa bonne épée, en deux temps, il les tue.
— « O Roland, se dit-il, te voilà contenté !
Et vous, ô criminels, emplis de cruauté,
Voilà donc châtié votre vil caractère ! »

Or le Chef du Dromon vers lui descend à terre :
— « Ces deux gloutons, dit-il, que vous avez tués,

Digitized by Google

Etaient deux scélérats au crime habitués,
Qui de m'assassiner moi-même avaient envie ;
Et vous m'avez, en les frappant, sauvé la vie.
Si vous voulez aller aux murs de Salomon,
Je vous offre une place à bord de mon dromon.
Je me nomme Bandor, de Babel sur l'Euphrate.
Je suis plein de richesse et n'ai pas l'âme ingrate :
Si rien ne vous retient, le vent souffle, partons ! »

A ce propos, Roland saute sur les pontons ;
Mais il ne veut laisser son cheval dans l'attente :
Le patron sur le pont fait dresser une tente,
Pour que la bonne bête y soit tout à loisir.
Par des engins de corde il a pu la saisir ;
Avec ses matelots par la vergue il la hisse,
On lève l'ancre. On prend le vent; le bateau glisse.

Le temps est beau. Le brick est promptement porté
Dans l'azur, dans l'écume et vers l'immensité.
Mais Roland, en voyant disparaître l'Espagne,
Se souvient d'Olivier, d'Aude et de Charlemagne :
Il lui vient un sanglot qu'il ne peut réprimer ;
Et quand il voit les monts dans la mer s'abîmer,
Il se signe et dans l'air sa prière s'élève :

« O Dieu bon, créateur puissant d'Adam et d'Eve,
Ayez pitié du Roi qui m'aurait fait mourir,
D'Olivier et des Preux qui pour lui vont souffrir ;
Et si, dans mon chemin, j'agis à votre guise,

Digitized by Google

Que ce soit pour l'honneur de votre Sainte Eglise,
Pour la foi que mon âme en tout doit maintenir,
Et que jamais Païens ne puissent me honnir ! »

Le Patron qui l'entend parler du roi de France :
— « Voulez-vous, lui dit-il, pour chasser la souffrance,
Que mes marins, chanteurs comme merle et pinson,
Du puissant Empereur vous disent la chanson ? »
Et dans le vent du soir, aux premières étoiles,
Les matelots du bord, en manœuvrant les voiles,
Entonnent sous le ciel un chant mélodieux ;
Et Roland sent jaillir les larmes de ses yeux,
A ce chant que le bruit de la mer accompagne,
D'entendre célèbrer son nom et Charlemagne.

Digitized by Google

***

Le temps est favorable et la nef a bon vent.
Elle va, nuit et jour, toujours droit en avant ;
Mais il faut à Roland encor plus de courage
Que n'en montra jadis Enéas de Carthage
En cherchant la sybille au langage viril,
Car le Preux se rappelle en quel affreux péril
Il a laissé son oncle et tout le baronnage,
Et son esprit ne peut en écarter l'image.

Le patron, quelquefois, vient causer avec lui,
Sur le pont, quand enfin le dernier jour a lui,
Et la Syrie au loin sous l'ardent soleil brille.
— « Oui, j'ai de la fortune ; et je n'ai qu'une fille,
Lui dit-il, et je vois en vous grande raison.
Je veux que vous soyez un jour de ma maison,
Que vous me remplaciez quand j'aurai rendu l'âme.
Ma fille est belle, ami ; je vous l'offre pour femme. »

Digitized by Google

Ce propos donne à rire au plus grand des barons.
« Compère, dit Roland, nous en reparlerons ! »

Cependant le navire approche de la côte
Qui semble, peu à peu, plus distincte et plus haute,
Déjà l'on voit les monts tout couverts de forêts,
Puis une ville blanche avec des minarets,
Une longue jetée où se profile un phare ;
Et les bruits de la rue arrivent en fanfare.
On entre dans la passe en quelques bonds encor.
Roland prend son cheval, ses armes et son cor ;
Puis il fait des adieux émus au Capitaine ;
Et le voilà jeté sur la rive lointaine.

Digitized by Google

## EN ORIENT

Le pieux pélerin dans ses courses comprit
Jérusalem et le tombeau de Jésus-Christ,
Aussi vaste cité que Paris et que Rome,
Bethléem, où le fils du vrai Dieu se fit homme,
Et Damas, et le lac d'où coule le Jourdain.

Il franchit des déserts et pénétra soudain
Dans la ville où l'Emir avait mis son royaume ;
Et, s'étant arrêté devant le maître Dôme,
Au grand étonnement de tous, alla tout droit
Vers la salle du Trône où se trouvait le Roi.
Quand il franchit la cour, si grand fut son prestige
Que le fils de l'Emir, poussé par un prodige,
Vint au flanc du cheval lui tenir l'étrier ;
Et l'Emir, l'admirant, ne put que le prier,

Digitized by Google

Ebloui de l'éclat dont sa cotte miroite,
De venir près du trône et s'asseoir à sa droite :
— Mais qui donc êtes-vous ? lui dit-il se penchant.
— Sire, je suis le fils d'un très riche marchand.
J'ai pour nom Lionel et suis fils d'une fée ;
Et je viens attiré par votre renommée. »

Or le Monarque avait, assise à son côté,
Une fille, une enfant d'une extrême beauté,
Le nez petit, busqué, brune au teint diaphane,
L'œil noir, qui répondait au doux nom de Diane ;
Et son visage était aussi doux que son nom.
Mais, à tous les discours, la belle disait non,
Car le vieux prétendant qui veut cette pucelle
Est le roi Malquidant qui se tient devant elle,
Barbe blanche, ridé, voûté, le corps tremblant ;
Et le père s'indigne à ce refus cinglant,
Car le vieillard qu'on voit grelotter dans son pagne
Est un puissant cousin du Vieux de la Montagne.
Mais la belle s'obstine en son formel refus ;
Et le vieux Malquidant, éconduit et confus,
Sort de la salle, outré, proférant des menaces.
Il fuit. Mais les amours des vieillards sont tenaces :
Son neveu Péléas rentre dans le palais ;
A pas précipités, bousculant les valets,
De la part de son oncle il remet ce message :
» Si ta fille, cousin, ne peut pas être sage,
Si Diane ne veut m'accepter pour époux,
Fais-la brûler vivante ou craignez mon courroux. »

Digitized by Google

Le roi tremble pour elle et craint pour son empire ;
Il demande un avis au conseil qui l'inspire ;
Il offre à Malquidant quatre fortes cités,
Pour que sa fille reste avec ses libertés.
— « Faisons la paix, dit-il, et partons pour l'Espagne,
Puisqu'il existe un fou, l'Empereur Charlemagne,
Pour vouloir Pampe'une en pillant et brûlant ;
Et nous nous vengerons de son neveu Roland. »

Le fils du Prince explique à Roland cette affaire :
— « Aucun n'ose venir au secours de mon père ;
Malquidant est puissant et les fait tous trembler. »
Roland se lève alors et demande à parler :

« Sire, il n'est d'union juste, je le proclame,
Sans le consentement de l'homme et de la femme.
Puisque de vos barons aucun ne sonne mot,
Pour défendre le droit et prôner comme il faut
La Justice divine et la justice humaine,
Puisqu'enfin parmi vous un bon destin m'amène,
Je propose bataille à qui je prouverai
Que mariage fait, qui n'est pas de bon gré,
Offense le Seigneur et ne peut lui complaire.
Et je brave quiconque affirme le contraire. »

Là-dessus il se tait et s'assied posément.

L'Emir n'ose accepter un pareil dévouement.
« Lionel, se dit-il, n'est pas même mon hôte ;

Digitized by Google

Lui confier mon sort serait, certe, une faute. »

Mais la belle Diane a foi dans le secours
De Lionel et tient à l'Emir ce discours :

« Seigneur, puisque le Ciel envoie un gentilhomme
Pour me débarrasser du vieillard qui me somme
De l'épouser, malgré mon cœur, malgré mon vœu,
Ne laissez pas faillir l'aide qui vient de Dieu !

— Eh bien ! soit ! Lionel se battra pour ma fille,
Dit l'Emir ; j'y consens ! qu'on l'arme et qu'on l'habille !

— Sire, reprend Roland, n'ayez aucune peur :
Vous avez le bon droit et je serai vainqueur ! »

Digitized by Google

***

Diane arme Roland; auprès de lui venue,
C'est comme un séraphin qui descend de la nue ;
Et Roland la regarde avec trouble : Il voudrait
Ne l'avoir jamais vue et s'effraie en secret,
Car il se souvient d'Aude et le cœur lui tressaille.
Mais il sort. Il revêt son capuchon de maille.
Puis il monte à cheval. Diane lui remet
Un bouclier portant les traits de Mahomet ;
Et Roland voit l'image et retient un beau rire.

— O mes chers compagnons, se prend-il à se dire,
Que n'êtes-vous ici, barons ! Je vous le dis :
Ce jour serait pour nous un jour de Paradis. »

Digitized by Google

***

Dans la cour du palais qu'un dôme clair domine,
Les guerriers se font face et montrent fière mine.
Roland dans ce pays est à peine arrivé ;
Lui voilà sur les bras un bon duel tout trouvé.
Il n'a vu qu'une fois, qu'un instant, la pucelle ;
Mais, comme elle est victime, il se battra pour elle !
Péléas pour son oncle élève son pavois.
Le héraut a donné le signal de la voix ;
Et les voilà lancés au galop de leurs bêtes,
L'un vers l'autre, dressant leurs fers, courbant leurs têtes,
Avec un cliquetis et des éclairs d'aciers,
Et les housses flottant aux flancs de leurs coursiers.
Ils se heurtent dans un nuage de poussière,
Se brisent les écus, s'arrachent la visière,
Et l'éclat fait sonner les échos de la cour.
Mais nul n'étant blessé, tous deux s'arrêtent court
Et pour reprendre champ reviennent en arrière.

Digitized by Google

Diane, cependant, fait tout bas sa prière :
— « O divin Créateur dont la grandeur admet
A droite Jésus-Christ, à gauche Mahomet,
Qu'en faveur du bon droit ta bonté compatisse !
Entre ces champions ne vois que la justice ! »

***

Cependant, Péléas profite du repos
Pour adresser à l'étranger quelques propos :
— « Quel marchand es-tu donc pour jouer de la lance
Avec tant de souplesse, avec tant de vaillance ? »

Roland, à qui déplaît d'agir sous un faux nom,
Lui réplique : » Tu veux le savoir, compagnon ?
On t'offrait de courir sur Roland en Espagne :
Eh bien! Point n'est besoin de te mettre en campagne.
Roland est devant toi ! Tu n'as qu'à regarder.
Je suis Roland ! j'ai dit. Songe à te bien garder. »

A ce nom, dont la gloire a franchi la distance,
Un frisson de surprise a saisi l'assistance :
Diane prend espoir ; l'émir sent la stupeur
L'envahir ; chacun tremble et Péléas a peur.
C'est un fâcheux état pour retourner se battre.
Il ne faut à Roland qu'un seul coup pour l'abattre.
Le païen roule à terre ; et, sautant de cheval,
Roland presse du pied le sein de son rival,
Mais généreux, l'épargne et lui laisse la vie.

Digitized by Google

D'une acclamation cette grâce est suivie
Et Diane, joyeuse, au comble de ses vœux,
Ses yeux noirs souriant sous ses sombres cheveux,
Gracieuse, légère, à son bonheur rendue,
Descend vers son sauveur, vive, la main tendue ;
Et Roland, pair de France et Patrice romain,
Met les genoux en terre et lui baise la main.
Il est profondément troublé ; son cœur maraude.
Que va-t-il advenir de la pauvre belle Aude ?

Digitized by Google

*
* *

Péléas se relève et fuit en désarroi,
Pendant que, radieux, Samson, le fils du Roi,
Dit à Roland : « Quelle est votre loi, je vous prie ?
Expliquez-moi quel ordre est la Chevalerie ? »

Et Roland lui répond :
« L'ordre des Chevaliers
Se recrute parmi les jeunes bacheliers,
Qui sont fils de seigneurs, barons, marquis ou comtes,
Ou Ducs, et sont exempts de reproche et de hontes.
A sept ans, on est page ; à quatorze, écuyer.
A vingt ans on reçoit la lance et l'étrier :
Après les Sacrements et les cérémonies,
Par un prêtre en surplis les armes sont bénies ;
Dans la cour du Château, les Dames, les barons
Apportent le haubert, les gants, les éperons ;
Le candidat se met à genoux sur les marches
Du chœur de la chapelle, au fond des saintes arches ;

Digitized by Google

Et le Seigneur lui dit, d'un ton de justicier :
« Dans quel dessein veux-tu devenir chevalier ?
Si c'est pour être riche et pour vivre en frairie,
Sans peines, tu serais à la chevalerie
Ce qu'un simoniaque est à l'Apostolat. »

Alors le bachelier proteste avec éclat :
Après avoir passé la nuit dans la prière
Et jeûné tout un jour, jusqu'à l'heure dernière,
Il lève la main droite et fait le grand serment
De craindre et servir Dieu religieusement
Et de n'abandonner jamais la foi chrétienne ;
De servir en tout lieu son Roi, quoi qu'il advienne,
Et, s'il est attaqué, de combattre pour lui ;
De n'offenser jamais ni ne léser autrui ;
De protéger toujours les faibles dans l'épreuve,
Le vaincu, l'indigent, l'orphelin et la veuve ;
De respecter la femme et d'honorer l'aïeul ;
De ne jamais combattre à plusieurs contre un seul ;
D'obéir à son chef, comme à tout capitaine,
Ayant pour commander l'autorité certaine
Et de garder l'honneur de tous ses compagnons,
Sans empiéter en rien sur leurs droits et renoms ;
De ne point rechercher le gain dans la victoire,
Mais seulement l'honneur, les vertus et la gloire ;
De ne jamais tirer qu'une épée à la fois,
A moins d'être attaqué par deux rivaux ou trois ;
De défendre le bien public et la patrie ;
D'éviter trahison, fraude et supercherie ;

Digitized by Google

S'il a fait un serment dans un but qu'il poursuit,
De ne jamais quitter les armes que la nuit ;
De ne point redouter les périlleux passages
Ni les seigneurs puissants ni les bêtes sauvages,
Par prudence, par peur, ou crainte du danger ;
De ne jamais servir aucun prince étranger ;
S'il est chargé de suivre ou dame ou damoiselle,
De savoir la défendre ou de mourir pour elle ;
Et lorsqu'il la conquiert les armes à la main,
De faire à son égard montre d'un cœur humain
Et, par force ou rigueur, ne point abuser d'elle ;
De commander ses gens avec un sens fidèle ;
Prisonnier libéré, de payer sa rançon
Ou, sinon, de venir se remettre en prison ;
Et, lorsqu'en son pays, il vient à reparaître
De rendre un compte exact au Suzerain, son maître,
De tout ce qu'il a fait de mauvais ou de bien,
Sans en cacher un mot et sans déguiser rien ;
Et lorsqu'il a rempli tous ces devoirs sévères,
Il est béni de Dieu, chanté par les trouvères.

« Lorsque le candidat a fait ce long serment,
Le seigneur vient à lui, l'accole étroitement,
Lui ceint l'épée au flanc suivant la règle ancienne
Et lui frappe trois fois l'épaule avec la sienne :
« Au nom de saint Michel, de saint George et de Dieu,
Je te fais chevalier ; sois fidèle à ton vœu. »
Dit-il. Le chevalier sur son cheval s'élance
Et court à la bataille en brandissant sa lance. »



Digitized by Google

***

A de tels sentiments brusquement éveillé,
Le fils du Roi de Perse est tout émerveillé ;
Il veut être à tout prix de la chevalerie.
Il va trouver son père et noblement le prie
De donner sur le champ pour épouse à Roland
Sa sœur Diane, au teint de rose et de lys blanc.
— Non ! dit Roland au Roi, je suis d'une famille
Trop humble, pour prétendre épouser votre fille.
Exilé par mon roi dans un pays lointain,
Je n'ai dans l'avenir qu'un espoir incertain. »

« Eh bien ! soit ! je vous fais le Bailli de la Perse,
Dit l'Emir, mettant fin à toute controverse.
Que désormais tout homme, ou seigneur, ou manant,
En tout vous obéisse et soit votre tenant! »

Donc Roland depuis lors gouverna le Royaume.
Il fut juste et clément : S'il trouvait sous la chaume

Digitized by Google

Un pauvre désireux de vaincre les rivaux
Du Prince, il lui donnait armures et chevaux,
Pour qu'il pût vivre avec honneur dans son armée
Et s'acquérir des biens et de la renommée.
Mais, s'il voyait un homme assez riche d'argent,
Mais vieux, faible de corps, et de cœur indigent,
Il n'en voulait pour rien comme homme de sa suite
Et vers ses plants de choux favorisait sa fuite.
Riches et pauvres, donc, chacun était content.

Digitized by Google

***

Pourtant, le fils du Roi, dans son rêve insistant,
Lui reparlait toujours d'épouser sa Diane,
Mais Roland objectait la foi mahométane,
De sorte qu'un beau jour le prince et tous les siens
Reçurent le baptême et se firent chrétiens.
Ce fut dans le palais un merveilleux spectacle.

— « Maintenant, dit le roi, rien ne fait plus obstacle »
Et la belle Diane, éprise de Roland,
Le troublait, l'enflammait de son regard brûlant.

Alors, autour de lui, voyant l'amour qui rôde,
Il sentit le danger de trahir sa belle Aude
Et, dans la nuit, se mit longuement à songer.
Il se revit servant un monarque étranger,
Ennemi de son prince, hostile à sa patrie,
Contrairement aux lois de la chevalerie.

Digitized by Google

Honteux, il résolut aussitôt de partir.
Il prit congé du Roi, qui n'y put consentir,
Du Prince, qui lui fit don des plus belles armes,
De Diane en émoi, qui répandit des larmes ;
Et les seigneurs voulaient l'arrêter, le priant
De marcher à leur front conquérir l'Orient,
Babylone, Sidon, l'Egypte et la Chaldée;
Mais il remercia, ferme dans son idée,
Et s'éloigna de tous ses amis réunis :
« Je retourne, dit-il au Roi de Saint-Denis. »

Digitized by Google

***

Il vit Jérusalem, la sainte Sépulture,
Dont il baisa la pierre en courbant sa stature,
Et qu'il mouilla longtemps des larmes de ses yeux.
Il visita dévotement tous les Saints lieux,
La maison de Caïphe et celle de Pilate.
Tout à coup, un seigneur, à la croix écarlate
Apparut à sa vue, et qui vers lui venait.
Il le regarde mieux. Certe, il le reconnaît :
C'est un baron français ! Eh oui ! c'est le comte Hugue ! !

— Oui, seigneur, dit le comte, en voyant votre fugue,
Le Roi m'a mis en route et m'a fait ordonner
D'aller à votre suite et de vous ramener.
Il est fort affligé du geste de colère
Qui, vous blessant, n'a fait à tous que nous déplaire.

Digitized by Google

Il le regrette fort et, pour vous plein d'amour,
Avec impatience attend votre retour. »

A ces mots, s'embrassant, pris d'une folle joie,
Tous les deux vers la mer retrouvèrent leur voie
Et, s'étant embarqués sur un vaisseau partant,
Voguèrent vers l'Espagne en riant et chantant.

Digitized by Google

Digitized by Google

## LE RETOUR

Le temps d'abord fut calme et la brise fut douce.
Le navire vogua sans trouble et sans secousse.
Mais, soudain, l'ouragan s'éleva sur les eaux :
Le dromon fut, six jours, ballotté par les flots.
Enfin, on aperçut une rive inconnue
Et l'on vint échouer sur une plage nue.

On descend du navire et les deux passagers
S'élançant à travers des rocs pleins de dangers,
Gravissent la falaise et la dépassent toute.
Ils vont à l'aventure et trouvent sur la route
Le cadavre d'un homme égorgé depuis peu.
Il est couleur de bronze et Roland dit : « Pardieu !

Digitized by Google

Le coup dut être fait par une main divine
Car nous sommes venus chez la gent sarrasine. »

A quelques pas plus loin, un cadavre nouveau
Vient frapper leurs regards et troubler leur cerveau :
Ils en trouvent un autre en s'éloignant du havre,
Et d'instants en instants, c'est un nouveau cadavre.

« Bah ! Seigneur, dit Roland, n'en ayons point horreur!
Nous devons être près du Camp de l'Empereur.
Tous ces hommes tués ne laissent aucun doute :
Les Chrétiens auront mis les païens en déroute ;.
Et ce sont là les morts épars sur le gravier.
Je reconnais les coups de Charles, d'Olivier,
De Turpin, de Hestous et de Girard le Comte.
Marchons vite en avant. La course sera prompte. »

Mais alors que du camp ils se croyaient voisins,
Ils tombent sur un gros de bandits sarrasins
Qui, se précipitant autour d'eux, les assaillent.
Or les deux naufragés les percent et les taillent
Et les mettent en fuite, heureux de leur succès,
Bien qu'il semble douteux qu'on soit près des Français.
Or, l'un des mécréants se retourne et leur lance
Une flèche qui file et qui frappe en silence :
Et tandis que s'enfuit rapide l'assassin,
Le Comte Hugue s'écroule un long trait dans le sein.
Un ange emporte au ciel son esprit et ses armes.

Digitized by Google

Roland le voit mourir, et, répandant des larmes :
« Vassal, dit-il, adieu ! bien grande est ma douleur,
Car jamais, je ne vis sur terre homme meilleur.
J'ai grand deuil de vous perdre et de voir que la vie,
Lorsque vous combattiez pour moi, vous est ravie.
Que Celui qui pardonne aux sages repentirs
Vous fasse grand merci dans l'ordre des Martyrs ! »

Puis il creuse une fosse, en tremblant l'y dépose,
Le couvre de gazon que de pleurs il arrose,
Et se voit désormais seul parmi les méchants ;
Et, bien triste, il reprend sa marche par les champs.

Digitized by Google

***

Roland monte au sommet d'une haute montagne,
De là découvre au large une immense campagne,
Porte de tous côtés des regards douloureux
Mais ne distingue rien du campement des preux.
Il ne voit près de là qu'une pauvre chapelle ;
Il accourt, il approche, il y frappe, il appelle,
Il entend une voix — d'ermite, c'est certain —
Qui ne s'interrompt pas de chanter du latin.
Et Roland continue à frapper. Il s'écrie :
« Ouvrez, mon père, ouvrez ! par le fils de Marie !
Je suis un bon chrétien, ne me repoussez pas ! »

Un ermite paraît par un méchant judas.
— « Seigneur, lui répond-il, je chante les Complies.
Je ne dois m'arrêter que Vêpres accomplies »
Et là-dessus, il rentre avec un air moqueur.
Mais à peine il reporte un regard vers le chœur,

Digitized by Google

Tandis qu'à pas pieux dans la nef il chemine,
Qu'il voit tout un portrait du Christ qui s'illumine,
Regarde avec douceur au dehors et sourit.
Le sens de ce miracle éclaire son esprit.
Il comprend le désir que ce regard comporte.
Il revient sur ses pas ; vite, il ouvre la porte.

— « Mon père, dit le preux en entrant, grand merci !
Depuis combien de temps êtes-vous seul ici ? »

— Seigneur, dit le reclus, ma vie est bien amère.
Je suis un criminel : j'ai tué père et mère ;
Et je dois l'expier ici jusqu'à la mort,
Dans le silence, dans l'oubli, dans le remord,
Sans entendre ni voir jamais aucun autre homme.
Ainsi l'a décidé le Saint Père de Rome,
Quand je fus le trouver pour avoir mon pardon.
Or, j'ai prié longtemps ; et le Ciel m'a fait don,
En me la remettant sur l'autel, d'une épée,
Un jour que ma chapelle était enveloppée
De bandits sarrasins, que je laissai pour morts,
Et dont, sur le terrain, vous avez vu les corps.
Ainsi s'accomplira la volonté céleste.
Telle est la vérité, seigneur ; je vous l'atteste ! »

A ce discours, Roland, comprenant son erreur,
Se sent encor bien loin du Camp de l'Empereur.

Digitized by Google

— « Mon père, reprend-il, si vous lisez au Livre,
Combien de temps encor me reste-t-il à vivre ? »

En prière, à genoux, se met le pénitent ;
Un ange du Seigneur lui répond à l'instant :

« Roland est un baron que le Christ accompagne,
Et qui se couvrira de gloire en cette Espagne ;
Mais au bout de sept ans quelqu'un le trahira,
Qui soit maudit ! Roland jamais ne reverra
Ni la belle Aude, ni sa mère, ni la France.

— « Seigneur, reprend l'ermite, ayez en l'assurance,
Au service de Dieu vous mourrez en martyr
Pour monter dans la gloire et n'en jamais sortir. »

Au présage de mort, Roland devient tout morne :
Il est si jeune ! il aime ! et sa gloire est sans borne ;
Mais un penser de guerre et rempli de vigueur
A la réflexion éclate dans son cœur :
« Puissé-je occire avant la pute gent haïe,
Et Séville et Maroc, Grenade et Barbarie !
Si je dois vivre assez, dit-il, que monte au Ciel
La réponse que fit Marie à Gabriel ! »

Et tombant à genoux sur l'herbette fleurie,
Les mains jointes, les yeux vers le Ciel, il s'écrie,
En remerciant Dieu de ce qu'il lui voulait :
« En Servus Domini ! Qu'il soit comme il lui plaît ! »

Digitized by Google

Alors il prit congé du pieux patriarche ;
Il regarda l'espace et se remit en marche
Et passa bien des jours et des nuits en chemin.
Il traversa le pont de Crassus le Romain.
Il livra des combats. Il vainquit la malice
Des princes qui pillaient Asturie et Galice.
Enfin, après des mois d'angoisse et de terreur,
Il aperçut un jour le camp de l'Empereur.

Digitized by Google

***

Cependant Charlemagne assiégeait Pampelune.
Il avait assailli les tours l'une après l'une,
Mais les païens, lançant la mort sur ses guerriers,
Brisaient ses vains efforts sous leurs coups meurtriers.

Or, un jour, au Conseil, Ernaut Duc de Beaulande
Lui dit : « Sire Empereur, faudra-t-il qu'on attende
Le secours que Marsile annonce à Malceris
Pour nous fortifier dans de fermes abris ?
Construisons-nous des tours aux abords de la place.
Qu'un réseau de fossés de toutes parts l'enlace ;
Et là, bien abrités, nous serons assez forts
Pour recevoir dûment Marsile et ses renforts. »

L'avis fut approuvé. L'on se mit à l'ouvrage.
Tous les garçons du camp montrèrent du courage :
Les Flamands, les Normands creusèrent. Les Bretons

Digitized by Google

Dressèrent des palis épais, et les Teutons
Furent chargés d'aller déboiser les terrasses
Et d'apporter les bois coupés aux autres races.

Or cet humble travail leur cause de l'ennui :
Ils en parlent entre eux, rassemblés dans la nuit.
On s'excite les uns les autres ; on pérore ;
Et l'on résout de fuir du camp avant l'aurore.
Le Duc Herbert, leur chef, les conduira dehors.
Mais un des conjurés, poussé par le remords,
S'échappe et va trouver l'Empereur dans sa tente :
« Sire, les Allemands, que leur sort mécontente,
Se sont mis en révolte et bientôt auront fui,
Avant que sur les monts le petit jour n'ait lui. »

Charlemagne se lève et donne les alarmes :
« Je sais que les Païens marchent vers nous en armes,
Dit-il, et vers ce point préparent un assaut.
Concentrons nos efforts et frappons comme il faut ! »

L'armée est tôt sur pied. Les onze pairs se dressent.
Les Allemands déjà dans la nuit apparaissent
Vers le côté du camp par le roi désigné,
Et sur l'heure s'engage un combat forcené.
Leur surprise est extrême et par toute l'armée
La masse des fuyards est bien vite enfermée.
Le Duc Herbert pourtant se fait jour et s'enfuit ;
Mais le duc Salomon le voit et le poursuit,



Digitized by Google

D'autant plus acharné dans sa course légère
Qu'à la gent sarrasine il croit avoir affaire.
Mais le ciel s'éclaircit. L'éventail des rayons
Se déploie, émergeant de la noirceur des monts ;
Chaque objet se précise et, dans la pâle brume,
Salomon reconnaît Herbert à son costume.

« Arrêtez-vous, Seigneurs, ce sont là des chrétiens ! »
Dit-il en étendant la main devant les siens.
Le Duc Herbert, voyant sa troupe enveloppée,
Vers Salomon s'avance et lui tend son épée.
Celui-ci la reçoit avec aménité
Et fait marcher le Duc captif à son côté,
Puis, revenant au pas, vers le camp l'accompagne ;
Et l'allemand se jette aux pieds de Charlemagne,

— Sire, s'écrie Hestous, je suis bon conseiller.
Il me souvient qu'au temps où j'étais écolier,
Quand j'avais mérité la verte réprimande,
Le maître me disait : « Va-t'en vite et t'amende !
« Je te pardonne, mais gare aux coups de bâtons ! »
Vous pouvez donc aussi pardonner aux Teutons ! »

Mais Flamands et Lombards, qui leur gardent rancune,
Demandent qu'il ne soit parlé de grâce aucune ;
Et les autres Seigneurs ont l'air découragé.
Plusieurs des onze pairs demandent leur congé.
L'Empereur, ne pouvant supporter ce langage,

Digitized by Google

A rester au devoir vainement les engage.
Il évoque Roland dans un profond soupir.
« Enfant, du haut du Ciel accours me secourir
Ou, si tu vis encor, viens guérir cette plaie,
Ces lâches, et du vent de ton fer les balaie ! »

Digitized by Google

***

Or Roland était là. Ce fut le Duc Régnier
Qui reconnut le preux sur les monts le premier ;
Il se tenait dressé dans le ciel de l'aurore,
Sur le soleil levant et qui semblait éclore,
« Roland ! Voilà Roland ! » cria le duc joyeux,
En le montrant du doigt sur la clarté des cieux.

«Quoi? Roland ! se disaient les Preux, est-ce possible?»
Et cherchant du regard le héros invincible :
« Non ! je ne puis le croire, » assurait l'Empereur.

Mais oui ! c'était bien lui ! Plus d'ombre ! plus d'erreur !
Le voilà qui se hâte et découvre une sente.
Le temps lui semble un siècle à faire la descente.
L'armée emplit les airs d'innombrables hourrahs.
Olivier n'y tient plus ; il vole dans ses bras ;
Et tous deux, s'accolant au milieu de la voie,
Demeurent embrassés tant est grande leur joie !

Digitized by Google

***

Les Français se pressaient à l'entour de Roland.
Plus de mille criaient, d'un seul et même élan :
« Entonnons vers le ciel un cantique de gloire ;
Roland va ramener dans nos camps la victoire ;
La prise de la ville est certaine aujourd'hui ! »

Or Roland voit venir son oncle devant lui,
A cheval, et le Roi fait signe d'en descendre ;
Mais le preux, se jetant à genoux sans attendre,
Vient lui prendre la jambe et lui baise le pied,
Le tenant dans ses bras étroitement lié.
Enfin, se dégageant, l'Empereur saute à terre
Et, prenant son neveu, sur son cœur il le serre,
Si troublé, tellement étranglé d'un sanglot
Qu'il ne peut, un moment, prononcer un seul mot,
Et ses larmes coulant mouillent sa barbe grise...

A quinze jours de là Pampelune était prise.

FIN

Digitized by Google

## NOTE

Il a été composé une chanson de la *Prise de Pampelune*, dont il ne subsiste également qu'un seul manuscrit, toujours à la Bibliothèque Saint-Marc de Venise ; il est du 14e siècle. Gaston Paris, y voyant de nombreux souvenirs de l'*Entrée en Espagne*, a cru que ces deux poèmes étaient du même auteur. Léon Gautier l'a contesté, en relevant les différences de composition, de style, de versification. En tous cas, le début de cette chanson, qui relate la prise de la ville, ce qui serait le plus intéressant, fait défaut ; et la suite n'a trait qu'aux honneurs rendus à Malceris et à son fils Isoré. Nos héros nationaux ne retrouvent leur grandeur épique que dans le val de Roncevaux, et c'est l'objet de la *Chanson de Roland*, aujourd'hui classique. Puissions-nous avoir montré qu'elle n'est pas seule à mériter sa gloire.

G. A.

Digitized by Google

## ERRATA :

page 85, dernier vers, lire :

Je retourne, dit-il, au Roi de Saint-Denis.

page 90, 20e et 21e vers, lire :

Bien qu'il semble douteux qu'on soit près des Français,
Quand un des mécréants.....

Digitized by Google

pas seule a meriter sa gloire.

G. A.

Digitized by Google

TABLE


Préface ..... 5
En guerre ..... 9
Le Géant Ferragus ..... 15
Le Prince Isoré ..... 33
La Prise de Nobles ..... 41
La Colère de l'Empereur ..... 57
En Mer ..... 65
En Orient ..... 71
Le retour ..... 89
Note ..... 102


Digitized by Google

ACHEVÉ D'IMPRIMER
POUR LA
REVUE DES POÈTES
PAR L'IMPRIMERIE
NEMOURIENNE LE
TRENTE SEPTEMBRE
MCMXXX

Digitized by Google

Digitized by Google

## Editions de la "*Revue des Poètes*"

35, Quai des Grands-Augustins, Paris VI^e^

---

Suzanne BUCHOT :

**Quand se penchent les Lys**, ouvrage couronné par les Amis de la *Revue des Poètes* et par l'Académie française 7 fr. 50

Charles DERNIER :

**Le Mur de Lumière**, ouvrage couronné par l'Académie française . . 9 fr.

Marie-Louise DROMART :

**Le Bel Eté**, ouvrage couronné par l'Académie française. . . . . 7 fr.

**Sur mes Pipeaux fleuris**, Grand Prix de l'Académie des Jeux Floraux (1926), couronné par l'Académie française . . . . . 12 fr

Émile LUTZ :

**Poèmes errants**, ouvrage couronné par les Amis de la *Revue des Poètes*. 7 fr

Camille MELLOY :

**Le Parfum des Buis** *(Prix de Littérature Spiritualiste)* . . . . . 12 fr.

Louis MERCIER :

**Virginis Corona**, 4^e^ édition . . . . 10 fr.

Henry MUCHART :

**Le Miel sauvage**, ouvrage couronné par l'Académie française . . . . 10 fr.

Frédéric SAISSET :

**Le Miroir des Songes**, ouvrage couronné par l'Académie des Jeux Floraux *(Grand Prix Fabien Artigue)*. 7 fr. 50

Hélène SÉGUIN :

**Le Miroir de Clélie**, ouvrage couronné par l'Académie française . . . . . 7 fr. 50

VÉGA, lauréat de l'Académie française :

**L'Amour qui ne meurt pas** . . . . 9 fr.


Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google